

LE SANSKRIT ET LA PHILOSOPHIE DE L'ÊTRE

Le sanskrit dispose de deux racines pour exprimer l'idée d'être: *as* et *bhū*. Usant habilement de l'une et de l'autre, la *Bhagavad-gītā*, dans une stance célèbre (II.16) a précisé, avec force et concision, la philosophie brahmanique de l'être:

*nāsato vidyate bhāvo nābhāvo vidyate sataḥ /
ubhayorapī dṛṣṭo 'ntas tvanayos tattvadarśibhiḥ //*

« Le non-être ne vient pas à l'être, l'être ne cesse pas d'être. Ce sont là deux domaines dont la frontière est clairement perçue par ceux qui ont l'intuition de la réalité ».

Le sanskrit et le grec ont maintenu distinctes les conjugaisons verbales issues des racines skt. *as*, grec *ἐς* d'une part, et skt. *bhū*, grec *φύ* d'autre part.

As et *ἐς* disent l'affirmation absolue de soi dans l'être.

Bhū vise la production ou l'auto-production dans l'être. (J'évite, à dessein, la traduction ambiguë de *bhū* par *devenir*).

Φύ signifie: transitivement, faire croître, intransitivement, croître, donc aller vers plus d'être.

En grec l'association est moins étroite, dans l'ordre de la sémantique philosophique, entre le participe présent féminin *οὐσία* de *ἐς* et le substantif *φύσις* dérivé de *φύ*, qu'en sanskrit entre *as* et *bhū* dans toute l'étendue de leurs conjugaisons et dérivations. Aristote discernera pourtant, je crois, une relation intime entre *οὐσία* et *φύσις*, celle même qui se développera plus tard entre *essence* et *nature*.

Le latin a amalgamé dans la conjugaison d'un seul verbe composite des formes empruntées à l'une et l'autre de ces racines: *est*, *fui*. Il en va de même en français.

L'allemand et l'anglais ont fait en outre appel à une troisième racine: *wesan*, de sorte que leurs verbes *être* groupent des formes telles que: anglais, *is*, *be*, *was*, allemand, *ist*, *bin*, *war*.

En allemand le substantif *Wesen* est un mot noble. Il signifie la « réalité essentielle ».

Les ontologies brahmaniques ont été fortement influencées par la tendance du sanskrit à faire un usage jumelé de *as* et *bhū*, tout en les distinguant, comme le prouve la citation faite plus haut de *Bh. G. II.16*.

Mais, selon les écoles, l'accent est mis tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre racine. Il n'est pas douteux que le Vedānta de Śaṅkara privilégie *AS*, en particulier sous la forme participiale *SAT*. Il reste fidèle en cela à la *Chāndogya-upaniṣad* dont la sixième lecture (sections 1, 2, 3) est un grand hymne à l'Être (*sat*) qui prend délibérément le contre-pied de *RV. 72, 2,3* et de *Ch. Up. III, 19, 1*: « L'être naquit du non-être »¹. « A l'origine, tout l'univers n'était que non-être. Il devint être »². Face à de telles assertions, le père de Svetaketu, Uddālaka Āruṇi répond avec vivacité: « Au commencement... il n'y avait ci, unique, sans second, que l'Être. Certains ont dit, il est vrai: au commencement il n'y avait ci, unique, sans second, que le non-être. De ce non-être naquit l'être. Mais comment en serait-il ainsi?... Comment du non-être l'être naîtrait-il? ».

La profession de foi d'Uddālaka semble riposter du même coup à *RV X 92* et *RV X 129* selon lesquels l'Un (tantôt masculin, tantôt neutre) a précédé dans l'existence et l'être et le non-être. Cet Un qui est « fixé au nombril du Non-né », qui « respirait de son propre élan », qui, « vide », prit « naissance par la puissance de l'Ardeur », alors que cet Univers « n'était encore qu'onde indistincte »¹.

Uddālaka, pour sa part, identifie l'Un à l'Être et pose l'Être comme Principe des principes.

Il est permis d'entrevoir dans les spéculations védiques sur le non-être, le vide, le Non-né, un apophatisme qui se cherche. Il n'est pas aventureux d'y voir aussi une anticipation sur les recherches techniques à venir concernant *avyākṛta*, *avyakta*. Il n'est pas déraisonnable de penser que certains passages susmentionnés admettent une sorte d'alternance inversable entre les termes *sat* et *asat*, préparant ainsi le couple *vyakta/avyakta*. Il est clair enfin que dans les textes combattus par Āruṇi *asat* ne désigne pas le néant, l'*atyantābhāva* des logiciens, tandis qu'au contraire sa question: Comment l'être naîtrait-il du non-être? accule l'adversaire à l'absurde: le tout ne peut venir de rien, ni le plus du moins. Toute alternance est ici hors de cause.

Le Vedānta ultérieur, alors qu'il raffina sur l'Un jusqu'à préférer *a-dvaita* à *eka* pour obéir aux intentions apophatiques du *neti, neti* de l'*Upaniṣad*, gardera pourtant au cœur de sa méthaphysique la position

1. Nos citations (en français) du *Rig-veda* sont empruntées à LOUIS RENOU, *Hymnes spéculatifs du Véda*, Paris, Gallimard, 1956.

2. *Chāndogya-upaniṣad*, traduite et annotée par EMILE SENART, Paris, Les Belles Lettres, 1930.

absolue de l'*ātman* qui est, l'affirmation inconditionnelle du *sat* ou du *satya*, par exemple dans la quasi définition du brahman comme *sat-cit-ānanda*³.

Cette philosophie de l'être s'édifie, pour une part, sur l'opposition être-action. Le monde de l'action, du *karman* reste en-deçà de l'être: il implique non-être, manque, convoitise. Tandis que l'ordre de l'être est celui de la plénitude infinie, pacifiée et calme.

Par contre, l'opposition essence/existence, qui nous est si familière, n'a guère de place ici, ni sous sa forme classique, ni sous la forme dérivée et récente, voire abusive, de l'existentialisme et de l'essentialisme. L'expérience métaphysique vedāntine est une expérience volontairement involuée d'une existence massive, totale, en même temps que translumineuse et quiescente, d'une existence qui n'accepte pas de s'analyser au plan de l'essence.

Si le Vedānta privilégie le *sat*, d'autres *darśana*(s) poussent au premier plan la racine *BHŪ*, ainsi que ses dérivés nominaux *BHAVA* et *BHĀVA*, et plus encore les formes causatives: *bhāvay-* et *bhāvanā*. Toutes les doctrines qui insistent sur l'efficience mentale, le dynamisme de la pensée réalisatrice ont pour ce dernier terme une prédilection marquée. La philosophie *śaiva* du Cachemire, en particulier, lui accorde une place d'exception. Pour elle, comme pour bien d'autres écoles indiennes, *bhāvanā* dit la réalisation mystique dont *sādhana* est le moyen. On voit maintenant pourquoi la traduction de *bhū* par « devenir » nous paraît tantôt insuffisante, tantôt trompeuse.

Ces remarques devraient être complétées par des considérations parallèles sur l'aventure métaphysique du verbe être dans la philosophie grecque et dans les doctrines juives, islamiques, chrétiennes inspirées par la Bible et le Coran. Nous verrions alors s'ouvrir à nos yeux de tout autres voies. Mais nous dépasserions les limites de cette modeste communication.

Faut-il ajouter qu'il ne s'agit pas du tout ici, dans notre esprit, d'instaurer quelque néo-nominalisme selon lequel la métaphysique ne serait qu'affaire de langage. Mais la langue, les langues suggèrent des thèmes, « donnent à penser » au philosophe⁴.

3. Ce n'est pas ici le lieu d'évoquer la difficile question de la démarche apophatique incluse dans l'affirmation même de *satya* comme *lakṣaṇa* du Brahman. Mais on ne saurait nier, me semble-t-il, que l'affirmation absolue de l'*ātman* reste sous-jacente à toute cette négativité du discours.

4. Par ce qu'elles disent et par ce qu'elles ne disent pas. On peut penser une philosophie de l'être dans une langue qui ne dispose pas du verbe être.